



## *Sur l'auteur*

Giosuè Calaciura est né à Palerme en 1960. Il vit et travaille aujourd'hui à Rome. Il est journaliste et collabore régulièrement avec de nombreux quotidiens et diverses revues. Il écrit également pour le théâtre et la radio. Son premier roman, *Malacarne*, a été publié en Italie en 1998 (Les Allusifs, 2007). *Passes noires* (Les Allusifs, 2005) a été finaliste de l'un des prix littéraires italiens les plus prestigieux, le Campiello, en 2002. En 2009, c'est *Conte du Bidonville* qui est traduit en français chez le même éditeur. *Urbi et Orbi* sort en 2017 chez Notabilia. La même année, *Borgo Vecchio* remporte, en Italie, le prix Paolo Volponi.

BORGO VECCHIO

*Du même auteur*

*Passes noires*, Les Allusifs, 2005

*Malacarne*, Les Allusifs, 2007 ; Notabilia, 2017

*Conte du Bidonville*, Les Allusifs, 2009

*Urbi et Orbi*, Notabilia, 2017

Giosuè Calaciura

# BORGO VECCHIO

Roman

Traduit de l'italien  
par Lise Chapuis

**NOTAB/LIA**

Titre original: *Borgo Vecchio*  
© 2017 Sellerio Editore, Palermo  
© Les éditions Noir sur Blanc, 2019,  
pour la présente édition  
© Visuel: Paprika  
ISBN: 978-2-88250-584-2

## Mimmo

Il s'appelait Domenico, mais il ne le savait pas. On l'avait toujours appelé Mimmo.

Il était né le premier dimanche de septembre en sortant de sa mère par les pieds.

Il y avait une pluie fine qui vous trempait, et une légère brume au parfum de sous-bois, jamais vue dans cette ville-là. D'autres brumes dominaient, elles avaient la lourde consistance des fumées des rôtisseries en plein air que le vent de mer brouillait en tourbillons voltigeurs, apportant des odeurs de viande jusque dans les maisons de ceux qui, de la viande, n'en mangeaient jamais. Ils en éprouvaient à la fois un certain plaisir et une certaine douleur. Mais le jour où naquit Mimmo, la brume avait la consistance des contes. C'est ce que lui avait raconté sa mère.

En sortant de la salle d'accouchement, la sage-femme dit au père, Giovanni, que le bébé était cyanosé parce que le cordon ombilical s'était enroulé autour de son cou, mais qu'il allait peut-être s'en

sortir. Il fallait courir à l'hôpital des enfants pour vérifier si le cerveau avait été touché. Son père ne comprit pas très bien, mais il fut un peu vexé. Tandis qu'ils emportaient l'enfant dans leur voiture parce que l'ambulance était en panne, son père dit à son compère Saverio que le gamin était déjà un emmerdeur.

Mimmo resta à l'hôpital pendant une semaine. Durant ces jours-là, ne sachant pas s'il allait survivre, en guise de porte-bonheur, on alla le déclarer à l'état civil. Quand l'employé demanda comment ils voulaient appeler l'enfant, le père répondit «Mimmo». «Tous mes vœux à Domenico», dit l'employé. «Mais comment ça, Domenico?», dit le père en haussant le ton. «J'ai dit Mimmo.» L'employé n'ajouta rien. Il baissa les yeux et mit le tampon. Le père ne savait pas que Mimmo est le diminutif de Domenico.

Les médecins déclarèrent que son cerveau n'avait subi aucun dommage. Mais quand Mimmo fut plus grand, son père, au lieu de le traiter d'imbécile, lui disait qu'il avait eu le cerveau endommagé à la naissance. Giovanni avait une charcuterie dans le Quartier. Il entubait les clients sur le poids de la mortadelle, car il avait, grâce à la science de son compère Saverio, réussi à dérégler sa balance. Avec un tournevis, Saverio avait travaillé un dimanche entier, rideaux de fer abaissés pour que personne ne voie rien, contournant les cachets d'homologation, desserrant les vis de sécurité, faisant disparaître toute trace de son intervention afin que rien ne soit visible lors des contrôles des inspecteurs.

En échange, Giovanni mettait son compère dans le coup pour d'autres affaires qui se déroulaient en dehors de la charcuterie.

Sur cent grammes de mortadelle, il en restait dix à Giovanni. Il entubait les clients, surtout ceux de passage. Les affamés du Quartier, qui attendaient le dimanche pour savourer les brumes de la viande rôtie, savaient peser avec les yeux. Ils se trompaient de deux grammes, pas plus. Jamais en moins, jamais en trop, à cause de l'appétit. Le plus fort de tous, c'était le père de Cristofaro, l'ami de Mimmo, son camarade de classe et complice de fugues. Le père de Cristofaro devinait le poids au gramme près, pas un demi en plus, pas un demi en moins. Le père de Cristofaro vivait de bière dans la maison qui faisait l'angle avec le boulevard du bord de mer. Giovanni disait qu'il ne comprenait pas comment il pouvait être aussi maigre. Tous les jours une caisse de bière, quinze bouteilles, trois sous. Et au lieu de grossir avec le sucre fermenté, il maigrissait. Il avait des phalanges tellement dures et méchantes qu'il cassait les noix et les amandes à coups de poing.

Au Borgo Vecchio, tout le monde savait que Cristofaro pleurait chaque soir la bière de son père. Après le dîner, assis devant la télévision, les voisins entendaient ses hurlements qui couvraient tous les bruits du Quartier. Ils baissaient le volume et écoutaient. Selon les cris, ils pouvaient deviner où il le frappait, à coups de poing secs, précis. À coups de pied aussi, jamais au visage. Le père de Cristofaro

tenait à l'honneur de son fils : personne ne devait voir l'outrage des bleus.

Le père de Cristofaro ne se calmait qu'avec la venue de la nuit. Pour Cristofaro, la bière était un malheur, mais c'était aussi son salut. Elle coupait les jambes de son père juste un instant avant qu'il ne le tue. Demeurait seulement, planant sur le Borgo Vecchio, un rôle semblable à celui d'un chien malade. Il se mêlait au hurlement du ferry, quand celui-ci larguait les amarres pour le Continent. Alors, dans le Quartier, personne n'écoutait plus les gémissements de Cristofaro. Les gens étaient captivés par le son de cette sirène qui se mouillait de mer et se noyait peu à peu dans la nuit. Ils imaginaient les voyageurs en train de se promener sur les ponts tandis que le navire naviguait et ils raisonnaient sur le mystère de la flottaison. Une fois ou deux seulement le silence de ces réflexions fut troublé par l'ambulance qui venait chercher Cristofaro. Une fois c'était pour le bras cassé. Il n'alla pas à l'école pendant une semaine. Il est tombé dans l'escalier, expliqua la mère aux enseignants. Tandis qu'elle racontait ce énième mensonge, ils regardaient, eux, ses ongles au vernis ébréché, sa permanente vaporeuse, son bracelet aguicheur au poignet, le fond de teint épais étalé sur son visage pour dissimuler la blessure de son impuissance et de sa peur. Quand elle eut fini, ils la virent partir d'une démarche bancal, un talon de ses chaussures s'était cassé et elle essayait de faire comme si de rien n'était.

Le père de Cristofaro jura qu'il allait faire arranger l'escalier de l'immeuble à ses frais car aucun des autres locataires ne voulait faire la dépense. Il menaça même de porter plainte. Ils le laissèrent parler, ils savaient bien, eux, que c'était lui qui avait cassé le bras de Cristofaro.

Une autre fois, l'ambulance vint chercher Cristofaro parce que son père s'était trompé. Il avait pris un couteau dans la cuisine et lui avait ouvert la joue de l'œil au menton. Il l'échappa belle. Personne ne sut jamais ce qu'il avait raconté aux médecins. Cristofaro de toute façon confirmerait tout. Il savait qu'un jour son père allait le tuer.

Giovanni avait fait un pari avec son cousin qui ne croyait pas aux miracles du Borgo Vecchio ni à la faculté de deviner le poids. Le cousin vivait à Hambourg et venait chaque été partager la calamité de la chaleur et la pestilence d'égout du Quartier avec ses parents restés au pays. L'éloignement et la vérité du travail l'avaient rendu sceptique. «Pour deviner le poids, il faut une balance», avait-il dit à Giovanni. Trois cents tickets chacun, le gagnant ramasse tout. Les paris du père étaient toujours des paris sérieux. Même quand il cognait, il cognait dur. Et le pari c'était ça : si le père de Cristofaro devinait le poids, Giovanni gagnait. Dans le cas contraire, les trois cents tickets partiraient pour l'Allemagne. Le cousin parlait allemand, mais s'il n'était pas content, il se faisait comprendre.

Quand le père de Cristofaro arriva pour le pari, le cousin le dévisagea sans rien dire, lui tourna

autour, puis ferma les yeux et releva le menton. «Marie jamais», dit-il. Il voulait faire comprendre par là qu'il n'était pas possible de deviner le poids au gramme près sur un seul coup d'œil. Pas seulement le poids de la mortadelle, mais aussi celui de n'importe quelle autre marchandise. Il dit aussi : «S'il y arrive une fois, ça peut être par un coup de chance. Trois fois il doit deviner.» Giovanni regarda à son tour le père de Cristofaro. Il vit les yeux assoiffés, les mains rouges et écorchées d'avoir cogné son fils, il sentit l'odeur tenace des renvois venus du plus profond de l'estomac comme un appel, un ordre. Il comprit son urgence de sombrer. «C'est bon», répondit-il.

Ils décidèrent que la balance devait être la propriété d'une tierce personne. Pas par manque de confiance, dit le cousin, «mais ces parties-là doivent se jouer en terrain neutre». Ils se présentèrent chez le quincaillier qui avait une balance honnête. Il pesait les clous pour les coffrages de ciment armé des chantiers de construction. Ces gens-là, on ne les trompait pas sur la marchandise.

Les yeux assoiffés du père de Cristofaro brillèrent quand Giovanni lui mit dans la main les premières tranches de mortadelle. Le pacte était que s'il devinait, il emportait chez lui la mortadelle et deux caisses de bière. Cent sept, cent neuf et cent trois. C'est ainsi que par trois fois répondit le père de Cristofaro, et par trois fois la balance du quincaillier lui donna raison. Le cousin de Giovanni dit «putain», et ensuite il ne parla plus qu'en allemand.

Mais tout le monde comprit qu'il était en train de jurer dans une autre langue. Et les gens furent épatés de voir à quel point la rancune étrangère pouvait être identique à la leur. C'est en allemand qu'il compta les trois cents tickets du pari en les jetant sur le comptoir. Pour toute la durée de ses vacances dans le Quartier, il n'échangea plus un mot en dialecte.

Le père de Cristofaro ne demanda pas son reste, il fourra la mortadelle dans un de ces cornets de papier où on met les clous, chargea la bière sur son épaule et rentra chez lui. Ce soir-là Cristofaro cria une seule fois. Les poings furent tellement exaltés qu'ils lui coupèrent le souffle même pour pleurer. Alors les gens du Quartier qui attendaient comme un signal les aboiements de l'enfant, privés d'autres attractions sonores et conscients qu'on était en avance sur les sirènes du ferry, se demandèrent si, cette fois, le père avait tué Cristofaro ou s'il s'était endormi par excès de bière. Restés sans réponse, ils commencèrent à imaginer un tas de choses sur le mystère de ce silence.

Le lendemain, à l'école, Cristofaro avait les lèvres pâles. «Ça ne va pas ?», lui demanda l'enseignante. La colique, répondit Cristofaro. Puis il dit qu'il devait aller aux cabinets. Comme il marchait plié en deux, les mains sur l'estomac, l'institutrice ordonna à Mimmo de l'accompagner.

Cristofaro crachait du sang dans le lavabo. «Je vais appeler la maîtresse», dit Mimmo. Cristofaro l'arrêta d'une main. Quand il fut capable de parler,

il lui dit «bouche cousue». Ensuite Mimmo et lui retournèrent en classe. Peu à peu, les lèvres de Cristofaro reprirent de la couleur et il ne se passa rien d'autre. Mimmo cependant avait l'impression que son ami dormait, car il avait les yeux fermés, alors sans se faire entendre de l'enseignante, il l'appela. «Cristofaro...» Cristofaro ouvrit les yeux et sourit. Mimmo, dans ces yeux, vit pour la première fois la mort.

Cristofaro ne mourut pas. À la sortie de l'école, Mimmo l'accompagna jusqu'à la porte de chez lui. Et pendant qu'ils traversaient le Quartier, ils découvrirent les regards curieux et sans pitié de ceux qui cherchaient encore une réponse pour l'unique cri du soir de Cristofaro, et puis il y avait ceux qui, au contraire, baissaient les yeux, car ils se sentaient coupables sans savoir pourquoi, il y avait ceux qui hochaient la tête, effrayés de leur propre clairvoyance, il y avait les femmes qui auraient voulu prendre Cristofaro dans leurs bras comme un fils mais se raidissaient sur le pas de leur porte en se sentant observées et rentraient chez elles sans rien dire, et puis il y avait ceux qui pariaient avec eux-mêmes sur l'issue de la soirée, et tout en la sachant fatale, se répondaient qu'une fois Cristofaro mort, que resterait-il à son père pour s'amuser? Mais ce soir-là il n'y eut ni cris ni pleurs. Cristofaro était allé se coucher de bonne heure parce qu'il n'avait pas envie de vivre le reste de la soirée et il s'était endormi. Mais le père entra dans la chambre. Il regarda, indécis, Cristofaro qui dormait. Puis il referma la porte.

Sa femme, ce matin-là, sans dire un mot, lui avait fait voir les draps de Cristofaro. Il y avait du sang. Le père s'accorda quelques jours de trêve.

## Nanà

Quand le père de Mimmo amena Nanà au Borgo Vecchio, tout le monde était aux fenêtres. Giovanni avait téléphoné, en donnant l'ordre qu'on l'attende sur les balcons. Et qu'on le dise aussi aux voisins : Giovanni arrive avec une surprise. C'était un samedi de septembre, la veille de l'anniversaire de Mimmo. Mimmo pensa mon père va arriver avec mon cadeau. Mais non, Giovanni se présenta sur la place du Quartier avec un cheval. Il le tenait par le mors et l'animal le suivait, résigné. Avec son compère Saverio, ils le faisaient trotter sur la place, vide parce qu'il était trois heures de l'après-midi. Et tout le monde aux balcons de demander mais comment ça, un cheval, eh l'ami Giovanni ? Et comment il s'appelle, et il a quel âge, eh Giovanni ? Mais Giovanni répondait sans leur jeter un regard. Il n'avait d'yeux que pour Nanà, c'est ainsi que s'appelait le cheval. Celui-ci devait participer aux courses clandestines sur le circuit du bord de mer, au-delà du promontoire,

racontait Giovanni, et il allait toutes les gagner. « Ça, c'est un champion », disait-il, même si tout le monde lui trouvait plutôt l'air d'un cheval à tirer les calèches de touristes. « Ça, c'est un champion, répétait le compère Saverio, un mois d'entraînement, et bien nourri, ça suffira, il sera aussi rapide qu'avant. » « Encore plus qu'avant », renchérisait Giovanni avec un clin d'œil complice à Saverio. Les plus curieux, ne parvenant pas à entendre le détail des conversations du haut de leur balcon, se mirent à descendre sur la place. Certains tentaient de s'approcher du cheval pour le caresser mais Giovanni les écartait, « attention », disait-il, « il rue », et le compère Saverio expliquait comment Nanà avait brisé les jambes d'un flic qui avait demandé ses papiers au cocher d'une calèche. « Il est intelligent, en plus », confirmait Giovanni, « il a cassé les jambes d'un flic », et tout le monde de rire.

L'histoire prenait forme peu à peu, par fragments, parce que Giovanni racontait à quelqu'un que Nanà était tombé lors de sa dernière course à l'hippodrome. On pensait qu'il avait une jambe cassée et on voulait l'achever pour le vendre par quartiers aux boucheries de Porta Nuova. Le compère Saverio poursuivait le récit avec quelqu'un d'autre, c'est qu'en fait, la jambe n'était pas cassée, c'était juste une luxation mais personne ne s'en était rendu compte. Il n'avait pas été abattu parce qu'on l'avait envoyé remplacer un cheval de trait mort d'épuisement. Mimmo descendit à son

tour pour écouter ce que racontaient son père et le compère Saverio. Sur la place, il y avait aussi Cristofaro qui attendait de rentrer chez lui pour recevoir les coups du soir. « Dans un mois, deux au maximum, Nanà va recommencer à courir », disait le père. « Et il va gagner », renchérisait le compère Saverio. Le père voulait commencer à parier tout de suite mais Saverio le retenait, « attendons qu'il soit remis, après on fera les paris ». Entre-temps, ils allaient le mettre à l'abri dans l'entrepôt de la charcuterie. Le père avait loué un autre entrepôt ailleurs, car les affaires de la balance marchaient bien. Ils allaient arranger celui de la charcuterie pour en faire une écurie.

Mimmo et Cristofaro se regardèrent. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient Nanà. Ils l'avaient reconnu tout de suite à ses yeux bleus et sa robe grise. Il avait des cils blonds et un regard d'animal qui parle. C'était le cheval qui les avait ramenés chez eux un soir de la fin août.

Ils étaient allés à la mer, à la plage, avec les quelques pièces que Cristofaro avait prises dans le porte-monnaie de son père. Lorsqu'il les montra à Mimmo, celui-ci fut inquiet. « Cette fois, ton père, il va te tuer », lui dit-il. Cristofaro ne répondit rien, de toute façon son père allait le tuer.

Alors, ils prirent l'autobus en faisant comme s'ils étaient contents. Ils traversèrent la ville déserte des vacances et se mirent à la fenêtre quand le bus traversa le parc. Ils se sentaient adultes. En regardant les arbres, ils furent pris d'une mélancolie qu'ils ne

pouvaient pas s'expliquer. Peut-être était-ce tout ce vert qui n'avait pas de saisons et ne vieillissait jamais, peut-être étaient-ce ces femmes noires qui se vendaient le long des avenues et, pour s'amuser, faisaient des clins d'œil à Mimmo qui répondait d'un geste de la main. Peut-être était-ce seulement la fin de l'été et sentaient-ils que le temps passait comme si on guérissait d'une maladie.

Tandis que l'autobus roulait vers la mer, ils avisèrent le sac d'une touriste. Il n'était pas fermé et ils voyaient le porte-monnaie comme une invite. Ç'aurait été facile. Ils l'avaient déjà fait pour se payer les jeux des pochettes-surprises chez le marchand de journaux, ou s'offrir le pain et le chocolat du goûter quand son père refusait un peu de monnaie à Mimmo. Celui-ci fit un mouvement pour s'approcher du sac, mais Cristofaro lui mit une main sur l'épaule. «Laisse tomber», lui dit-il. Après ce renoncement, ils se sentirent plus vieux. Avant d'arriver à l'arrêt, Mimmo dit à la touriste de faire attention aux pickpockets, mais celle-ci ne comprenait pas. Tandis qu'elle descendait, il fit dans sa direction un geste rapide avec les doigts en éventail pour indiquer le porte-monnaie, elle remercia mais Mimmo ne comprit pas car elle parlait une autre langue.

Ils ne se baignèrent pas tout de suite. Ils restèrent allongés sur le sable à regarder l'après-midi qui se défaisait. Ils voyaient les nuages de septembre s'amonceler à l'horizon avec la hâte de la nature, et le ciel perdre de sa couleur pour faire place

au soir. Lorsqu'ils entrèrent dans l'eau, l'air était déjà plus frais et ils sortirent de la mer en courant. Ils s'allongèrent sur le sable. Mimmo regarda les marques de coups et les cicatrices sur le corps de Cristofaro. Certaines étaient très rouges, celles de la veille au soir. Les baigneurs aussi regardaient les marques de Cristofaro et se les montraient les uns aux autres. Il y en eut même un qui trouva le courage de s'approcher pour demander à Cristofaro comment il s'était fait ça. « Dans une bagarre avec des curieux », lui répondit Cristofaro, menaçant. Quand le type s'éloigna, Mimmo demanda à Cristofaro : « Comment est-ce qu'on peut tuer ton père ? » « Il faut lui tirer une balle dans la tête », répondit Cristofaro. Et il lui raconta que Totò le voleur avait un pistolet. Pour son boulot de pickpocket, il le sortait même après avoir dépouillé les gens, pour leur faire peur. Ils voyaient le pistolet et comprenaient qu'il valait mieux faire comme si de rien n'était. Mimmo connaissait Totò, « il demande deux cents tickets pour tirer sur quelqu'un ». « Trois cents s'il doit tirer à la tête », dit Cristofaro qui était mieux informé. Il expliqua à Mimmo que, si on tire sur quelqu'un en visant le cœur, la personne risque de rester en vie. Elle peut même reconnaître le tireur et remonter jusqu'au commanditaire. C'est pour ça que Totò veut toujours trois cents tickets. Ils réfléchirent longtemps au moyen de payer Totò. Dans leur tête, ils essayaient de rassembler l'argent et imaginèrent d'économiser sur

les jetons des jeux électroniques, sur l'inscription au club de foot, sur les sodas de la récréation. Ils regrettèrent de ne pas avoir profité du sac à main dans l'autobus. Ils se dirent qu'ils pouvaient en chercher d'autres. Mais ils savaient que les gens étaient devenus radins et prudents. Et dans les derniers porte-monnaie, ils n'avaient trouvé que des petites pièces, pas même de quoi s'acheter une pochette-surprise. Ils se racontaient cette histoire des gens qui prenaient le bus et, par pure méchanceté, mettaient dans leurs poches des portefeuilles remplis de bouts de journaux découpés à la taille des papiers d'identité, et des porte-monnaie remplis de vieux boutons à la place des pièces. S'ils repéraient un pickpocket, ces gens-là se mettaient à côté de lui, laissant entrevoir ce qui gonflait la poche, faisaient de larges gestes d'un air insouciant, fermaient les yeux comme s'ils étaient assoupis. Ils voulaient donner l'impression que la proie était vraiment inoffensive et facile. Ils laissaient les mains du pickpocket glisser, légères, sous la veste, tâter les vêtements, facilitaient cette fouille intime en se déplaçant d'un côté, de l'autre, comme pour indiquer où trouver la poche du trésor. Et quand le pickpocket, le visage enflammé d'avoir soupesé le butin, descendait haletant à l'arrêt suivant, la supposée victime se réveillait de sa torpeur et lançait à travers la vitre une grimace à l'adresse de son voleur pendant que celui-ci s'éloignait en regardant sans comprendre. Il allait comprendre plus tard.

Mimmo dit à Cristofaro que Totò le voleur pouvait peut-être prêter son pistolet. Ou peut-être le louer. «On fait ça nous-mêmes. Le temps de tuer ton père et on rapporte le pistolet à Totò.» «Impossible», répondit Cristofaro, «Totò, il ne prête son pistolet à personne.» À côté d'eux, un groupe de gamins décida de se baigner. Ils laissèrent leurs chaussures et leurs vêtements à deux pas de Mimmo et Cristofaro. Dans l'ultime éclat de lumière de l'après-midi, une paire de chaussures de foot resplendissait. Elles avaient des semelles en caoutchouc et dessus, imprimée, la signature d'un célèbre champion brésilien, le préféré de Cristofaro qui, quand il jouait, se faisait appeler comme lui chaque fois qu'il marquait un but. Ensuite ses copains frottaient ses chaussures, comme ils l'avaient vu faire à la télé, après chaque but. Cristofaro rassembla ses affaires et dit à Mimmo que c'était le moment de partir. Mimmo ne comprenait pas, mais à peine Cristofaro se fut-il saisi des chaussures d'or qu'il se mit à courir lui aussi. Ils couraient sur la plage, encore mouillés, pieds nus. De temps en temps, ils perdaient un vêtement, un tee-shirt, un pantalon, et il leur fallait s'arrêter pour le ramasser. Ils couraient et ils regardaient en arrière pour voir si quelqu'un s'était aperçu du vol, ils couraient et ils riaient parce qu'ils n'avaient jamais volé une paire de chaussures. En arrivant à la route, ils se rhabillèrent. Cristofaro cacha les chaussures dorées sous son

tee-shirt et ils se dirigèrent vers le terminus de l'autobus du retour.

Au premier arrêt, trois garçons montèrent et s'assirent en face de Mimmo et Cristofaro. Au milieu, il y avait celui qui n'avait pas de chaussures. Il avait les yeux rouges d'avoir pleuré. Un gamin. De temps à autre un grand soupir, et une larme. Il remuait les orteils, à la recherche des chaussures, s'imaginant les avoir encore, puis il baissait les yeux, regardait ses pieds et recommençait à pleurer. Cristofaro l'observait. L'autobus venait juste d'entrer en ville. Cristofaro fit un signe à Mimmo. Ils se levèrent ensemble et descendirent. Cristofaro ne supportait plus ces pleurs. Il avait même eu envie de sortir les chaussures dorées de sous son tee-shirt pour les rendre au gamin. C'est pour ça qu'il avait voulu descendre.

Mimmo et Cristofaro étaient encore loin de chez eux. Ils se mirent à marcher le long d'une large rue bordée de grands immeubles. Les fenêtres commençaient à s'allumer parce que la nuit était tombée à présent. De temps en temps, ils se retournaient pour voir si un autre autobus arrivait. Mais la route se perdait au loin dans une côte, vers la mer, vide. On distinguait juste un attelage qui approchait au pas lent du retour. C'était la calèche de Nanà. Mimmo s'avança pour l'arrêter et demanda au cocher dans quelle direction il allait. Celui-ci fit un vague geste montrant qu'il allait loin, tout droit. Mimmo demanda s'il

pouvait les faire monter, mais l'homme ne répondit pas et passa son chemin. À ce moment-là, ils virent sa main qui les invitait à monter. C'est ainsi que pour la première fois Mimmo et Cristofaro se promenèrent en calèche. Ils avaient l'impression d'être des touristes, et ils regardèrent la ville comme s'ils ne l'avaient jamais vue.

Ils longèrent la banlieue avec ses jardins d'agrumes qui promettaient déjà leurs fruits, ils en sentaient le parfum nocturne, ils admirèrent les escaliers de tuf qui ressemblaient à des coquilles protégeant des animaux pétrifiés pour toujours, ils se sentirent étourdis par le calme des rideaux des magasins abaissés et par le repos de cette banlieue. Et tandis que Nanà les berçait du chant de ses sabots, Mimmo et Cristofaro fermèrent les yeux et s'endormirent. Ils ne virent pas la ville assoupie par contagion qui rêvait leur passage, le vieux au balcon, sur le point de passer à table pour dîner, qui les regarda comme un présage de convoi funéraire et pensa à la Cène quand sa femme lui annonça que le repas était prêt. Ils ne virent pas les feux de cette fin d'août clignotant à l'orange, comme pour libérer tout le monde de la circulation et des soucis, ils ne virent pas les églises de la messe vespérale, refuges des retraités qui fuient les journaux télévisés braillant à plein volume parce que aucune nouvelle n'en vaut plus la peine. Et lorsque le cocher, inquiet de ce silence, se retourna pour le rompre et leur demander où ils voulaient descendre, il les vit comme leur mère elle-même ne

les avait pas vus, tellement abandonnés, tellement nouveau-nés malgré les signes de l'adolescence inexorables comme l'automne, il les vit tellement seuls au monde, il les reconnut dans le caprice de Dieu et dans la violence sans remède de la nature, dans leur profil dénué de douceur, prisonniers du rêve sans mystère des enfants du Borgo Vecchio. Il se reconnut aussi dans les traits identiques du visage, dans le front voilé par l'absence de promesse, et il éprouva de la pitié pour eux et pour lui-même. Alors, tandis qu'ils dormaient, sans savoir pourquoi, il ébaucha une caresse sur la joue encore lisse de Cristofaro. Avec la prescience de sa main, il sentit la cicatrice de la balafre encore à venir mais qui attendait depuis la naissance de fleurir sur le visage de Cristofaro. Il resta à les regarder tandis que Nanà rentrait au bercail sans guide, suivant l'intelligence de sa mémoire au pas de cette sortie en liberté.

Quand la calèche arriva sur la place du théâtre, le cocher les réveilla avec le cri qu'on lance aux bêtes de somme. Mimmo et Cristofaro s'attardèrent à embrasser la tête de Nanà qui les remerciait de ses yeux bleus. Puis ils s'en allèrent, car le ciel était désormais celui de la nuit.

Cristofaro dit au revoir à Mimmo en bas de chez lui. Puis il courut, parce qu'il sentait qu'il était en retard. Il était poussé par l'urgence de remettre dans le portefeuille de son père l'argent qu'il n'avait pas dépensé. Il parvint à traverser sans encombre le salon où la télévision était

allumée. Son père, de dos, ne pouvait pas le voir. Il se faufila dans la chambre des parents, prit le porte-monnaie dans la table de nuit, mais juste au moment où il y glissait l'argent, la porte s'ouvrit en grand. C'est à ce moment-là que son père prit le couteau de cuisine.

Nanà renâclait devant les exigences de la promenade sur la place que lui imposait Giovanni, il secouait la tête et finit par se braquer, figé sur place, comme ces mules préhistoriques qui traînent encore les carrioles de légumes pour les marchands de primeurs du Quartier. Impossible de les faire arriver à destination, ni de gré, ni de force avec quelques coups de bâton sur les cuisses et aux jointures des pattes. À chaque coup au contraire, elles baissent un peu plus le museau pour résister aux secousses et aux injures, parce qu'elles viennent de trop loin, des époques reculées où elles transportaient le fardeau des premiers citrons qui avaient germé non par science, mais par naturelle disponibilité de la Création. Elles refusent d'aller plus loin, ne sachant si elles pourront un jour sortir de l'entrelacs de ruelles du Borgo Vecchio. Et derrière leur échine s'accablent des embouteillages d'antiques véhicules à locomotion animale qui s'ajoutent à la modernité des tuyaux d'échappement et même aux véhicules du futur à propulsion électrique. Alors, partant de cette rue insignifiante peu et mal fréquentée, des blocs compacts de voitures à l'arrêt commencent à s'accumuler, puis s'amplifient et finissent par

paralyser en chaîne le moindre mouvement de la ville jusqu'à la thrombose définitive des transports, au moment où tout un chacun renonce aussi bien aux exigences de son travail et de la production, qu'à la défaite d'un retour à la maison puisqu'il est impossible de rebrousser chemin. Les gens restent dans la solitude de leur véhicule et y contemplant la merveille du jour déclinant. Chacun découvre dans cette extase combien vingt-quatre heures sont longues, et sent s'enfuir dans le décompte seconde par seconde toutes les beautés de la vie.

C'est seulement lorsque Mimmo se plaça devant Nanà et le fixa dans l'eau de ses yeux bleus que le cheval sembla se délier de sa paralysie. Il s'avança pour toucher du museau sa poitrine. Giovanni laissa les rênes à Mimmo, à condition que le cheval reste docile. Adoptant le pas de Mimmo et Cristofaro, Nanà les guida, au-delà de l'asphyxie de cette place, le long de ruelles moins encombrées, et tout le monde se mit à la queue leu leu derrière eux en une procession sans itinéraire qui avançait jusque dans les entrailles du Quartier, dans des venelles tortueuses, pavées de cailloux, si étroites et antiques que même les plus anciens du lieu les découvraient pour la première fois.

Ils retrouvaient des habitants dont on avait perdu la trace depuis le temps des bombardements alliés et qui n'avaient jamais poussé plus loin que le bout de leur venelle.

Ils avançaient maintenant le long de la rue principale, dans le triomphe du cheval qui ouvrait la

procession. Mimmo et Cristofaro resplendissaient d'orgueil parce qu'ils partageaient avec Nanà tous les regards du Quartier. Et quand les plus sceptiques se présentèrent devant Giovanni pour lui administrer de subtiles doses d'humeur fielleuse, parce que, oui, compère Giovanni, un cheval, ça nécessite des soins, il lui faut un lad et des visites médicales, c'est un animal délicat, il tombe malade tous les deux jours, il faut de l'argent, il faut de l'affection, Giovanni en un grand geste d'euphorie fit comprendre qu'il avait résolu la question, parce que pour l'argent il n'y avait pas de problème, et quant au lad, est-ce qu'ils avaient remarqué à quel point Mimmo savait y faire ? C'est lui qui s'occuperait de Nanà. Mimmo et Cristofaro comprirent clairement qu'il s'agissait d'une promesse authentique car elle était faite publiquement, ce qui interdisait à Giovanni de revenir en arrière. Ils imaginaient tous les deux une procession permanente de couronnement éternel, un double couronnement, parce que là où était Mimmo, Cristofaro y était aussi. Lorsqu'ils passèrent sous le balcon de Celeste, leur camarade de classe et fille de la prostituée Carmela, ils l'invitèrent à s'unir à ce triomphe. Celeste secouait la tête en signe de dénégation, non ce n'était pas possible, sa mère était en train de travailler et il n'y avait pas moyen de traverser la pièce pour gagner la sortie. Elle les rejoindrait plus tard, quand sa mère ouvrirait la porte donnant sur le balcon.

Sa mère travaillait aux heures de bureau pendant la semaine, mais le dimanche elle se faisait un supplément avec des horaires plus souples pour des extras. Après le repas, ce jour-là, c'étaient des tarifs d'urgence et d'inconfort, qui doubleraient si le client exigeait aussi le café. Tout le monde se demanda qui était dans la maison avec Carmela, et les hommes se regardèrent les uns les autres pour se compter sans parvenir à savoir qui manquait à l'appel. C'est alors que Giovanni montra la puissance de ses moyens et, presque par provocation, décida que Celeste allait participer à la fête. Il donna l'ordre que le fourgon du déménagement soit rapproché du balcon. C'était un camion de débarras dont les montants faisaient office de toiture, qui servait à transporter ailleurs les familles sans espoir quand les envoyés de la justice avaient mis sous séquestre leurs quatre meubles en apposant dessus les scellés des expulsions définitives. Ces familles, on les déchargeait dans la dérive des banlieues inachevées, et on n'en entendait plus parler.

Giovanni, avec l'agilité lente et précise des hommes de poids, monta sur le toit du fourgon, se pencha vers le balcon, prit Celeste dans ses bras et la déposa sur l'échine de Nanà au milieu des applaudissements et des rires. Voici comment la procession repartit, avec Celeste en chaussons qui embrassait le cou du cheval. Elle riait d'appréhension et de bonheur parce qu'elle était enfin parvenue à échapper à son malheur.

Sa séance terminée, Carmela ouvrit le balcon : c'était le signal pour sa fille et les futurs clients, car il n'était permis de sonner chez elle que lorsque les fenêtres étaient ouvertes. Elle s'assit sur le lit pour faire une retouche de vernis sur les ongles de ses orteils. Du vernis bleu. Tout, chez Carmela, était bleu, céleste. Par superstition. Sa robe de chambre et ses draps, les murs et le frigo, l'abat-tant des toilettes et la nappe en plastique sur la table du repas. Le plafond était bleu comme le ciel pour que ses clients, quand elle travaillait, puissent s'imaginer au Paradis. En réalité cette couleur était à son usage intime, c'était pour elle la couleur du pardon. Elle l'avait découvert, ce bleu, sur le manteau d'une Vierge qu'elle avait découpée soigneusement dans une revue pour l'épingler au-dessus de son lit. Elle avait fait fabriquer un cadre par le menuisier pour le prix d'une journée entière balcon fermé. Et de nombreux clients avaient beau se plaindre que certaines choses ne se font pas sous les yeux de la Sainte Mère, elle répondait que la Mère elle aussi avait été femme, et ce qu'elle voyait là, elle le comprenait. Et le pardonnait. Pour preuve Carmela montrait la marque laissée par les eaux de l'inondation qui s'était arrêtée un instant avant d'atteindre le manteau de la Vierge, parce que c'était elle qui avait fermé les robinets de la colère de Dieu quand celui-ci avait été repris de l'envie d'un déluge universel qui allait noyer tous les pécheurs du Quartier. Face à la certitude du miracle visible dans cette chambre du péché, il